
Vers de nouvelles configurations discursives

Towards new discursive configurations

Sophie Moirand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/902>

DOI : [10.4000/cediscor.902](https://doi.org/10.4000/cediscor.902)

ISBN : 978-2-87854-616-3

ISSN : 2108-6605

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2014

Pagination : 141–149

ISBN : 978-2-87854-616-3

ISSN : 1242-8345

Référence électronique

Sophie Moirand, « Vers de nouvelles configurations discursives », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 12 | 2014, document 7, mis en ligne le 01 mars 2016, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/902> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cediscor.902>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les carnets du Cediscor

Vers de nouvelles configurations discursives

Towards new discursive configurations

Sophie Moirand

- 1 Lorsque le Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés a été créé, il y a une vingtaine d'années, il avait réuni des chercheurs autour d'un objet commun, qui faisait alors consensus : les discours de transmission des connaissances, et en particulier les discours de vulgarisation scientifique.
- 2 Le modèle qui dominait à l'époque était celui de la relation entre *les discours sources* ou *discours premiers* (les discours de la science en-train-de-se-faire, le discours de la recherche scientifique) et la diversité des discours dits *seconds*, ceux qui s'employaient à reformuler les premiers en direction de publics moins savants, le grand public comme on disait alors, mais aussi les publics contraints de l'enseignement et de la formation. La vulgarisation (appelée *divulgación* en espagnol et *popularization* en anglais), qui remonte aux Lumières, avait connu en France un grand développement à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, sous l'impulsion d'humanistes, et souvent d'éditeurs, comme Camille Flammarion, auteur de *L'astronomie populaire*. Ainsi deux modèles de vulgarisation scientifique paraissaient dominer les travaux : à côté du chercheur qui diffuse ses propres travaux vers des publics moins savants (poussé aujourd'hui par la médiatisation et l'institution, voire par l'exigence de la valorisation), il s'était construit une autre figure, celle dite du « troisième homme », sorte de passeur, de médiateur qui « traduisait » (il s'agit de traduction intralinguale) le discours de la science pour le rendre accessible au grand public. Cette figure a d'emblée intéressé les sociologues, les linguistes plus tardivement (voir Mortureux 1983, 1985).
- 3 Les conséquences du choix de ces modèles linéaires de la transmission (du savant vers les publics, qu'il y ait ou non un intermédiaire médiateur) ont été de deux sortes pour les recherches impulsées par des spécialistes de sciences du langage, de sémantique lexicale et discursive et d'analyse du discours :
 - d'une part sur le choix des corpus : outre les textes dits de « vulgarisation », ne retenir dans le traitement de certains faits scientifiques (en particulier dans les médias ou dans les

ouvrages ou cédéroms) que les textes, les images, les émissions, les tableaux, les infographies, les genres discursifs comme les interviews... qui relevaient de ces modèles – voir *les Carnets du Cediscor 1*, par exemple ;

- d'autre part sur le choix de catégories *ad hoc* pour décrire et analyser ces documents, et en particulier celles qui étaient associées à la *reformulation* (reformulation lexicale : il fallait bien « traduire » les termes spécialisés) et à la *ré-énonciation* (reformulation énonciative et prise en compte des différentes formes de représentations des discours sources).

- 4 Mais ces modèles classiques n'ont pas résisté longtemps face à la médiatisation de certains domaines de connaissances scientifiques et surtout face à la médiatisation de certains faits ou événements scientifiques, en particulier ceux qui prenaient un tour politique et social, lorsqu'il y avait des retombées sur la santé, l'alimentation ou l'environnement : l'affaire du sang contaminé a été en cela un détonateur de ce tournant, car elle remettait en cause le rôle de la science, déjà mis à mal par le nucléaire militaire et civil, ainsi que le rôle des experts et des politiques... C'est ainsi que répondant au milieu des années 1990 à un appel d'offres du laboratoire Communication et politique du CNRS, le CEDISCOR s'est tourné vers de nouveaux objets d'étude ainsi que d'autres catégories d'analyse, contraint de réfléchir à un nouveau modèle de diffusion des sciences, prenant désormais en compte les différents *acteurs* de ce qu'on appelle la communication scientifique (Wolton 1997) : la science, les publics, les médias, les politiques.
- 5 Ce nouveau modèle (Moirand 2003, 2005) a eu des conséquences sur la constitution des corpus (désormais essentiellement constitués de productions des médias, et recentrés sur les crises sanitaires, les dangers potentiels ou réels des OGM, de l'amiante, de la pollution de l'air, etc. sur la santé), sur l'évolution des objets de recherche (les dimensions cognitives et les dimensions communicatives des discours), sur le choix des catégories d'analyse et de descriptions (hétérogénéités énonciatives, formes d'argumentation ou de polémique), ainsi que sur l'arrière-plan conceptuel des travaux, empruntant désormais davantage aux sciences humaines et sociales (voir *les Carnets du Cediscor 6* et Moirand 2007). C'était en fait une première brèche dans la représentation qui dominait jusqu'alors : celle d'un modèle de type « *up down* », partant du texte savant pour aller vers des publics de moins en moins savants. On se trouvait en effet lors des crises sanitaires face à une circulation discursive intense à laquelle participaient de nombreuses communautés discursives (scientifiques, politiques, experts en tous genres, professionnels, industriels, associations de consommateurs, citoyens, etc.), contribuant à brouiller, et à remettre en cause, l'information qui émanait des autorités administratives, politiques ou scientifiques sous l'influence d'une figure nouvelle : l'expert (Garric et Léglise éds 2012).
- 6 Cependant, si les discours ordinaires venaient parfois « déranger » ceux des autorités scientifiques, économiques ou politiques, cela restait, comme l'explique Calabrese ici même, cantonné aux auditeurs qui téléphonent, aux micros-trottoirs diffusés dans les médias audiovisuels, aux bribes d'interviews de témoins insérées dans des articles d'information, aux lettres de lecteurs, etc. Rien à voir, quelques années plus tard, avec le développement de l'internet, c'est-à-dire, en ce qui concerne les événements scientifiques à caractère politique et/ou économique, l'arrivée de citoyens qui prennent eux-mêmes la parole, souvent sans qu'on le leur demande, sur les sites des journaux, et davantage encore sur les forums de discussion, les blogs, les tweets, les réseaux sociaux, mélangeant, comme on l'a vu ici, émotion et raisonnement, contestant

souvent la parole autorisée, y compris les manières de dire qu'on voudrait leur imposer.

- 7 Par ailleurs, d'autres travaux à visée ethnographique ou didactique (formation en langue première ou en langues étrangères), portant davantage sur ce qu'on appelle aujourd'hui des discours professionnels, et très présents en Europe du Nord, contribuaient à accentuer ce tournant vers une prise en compte de l'activité langagière des acteurs en situation de travail (voir ici même Cislaru et Oursel), y compris dans des situations plurilingues et multimodales (*les Carnets du Cediscor* 7, Mondada 2006, Moirand et Tréguer-Felten 2007 – pour une synthèse sur l'histoire de ces déplacements des objets d'étude et de recherche). D'où ce tournant, dans les travaux ici rassemblés, vers la prise en compte de l'activité cognitive, langagière, sociale des acteurs en relation avec d'autres acteurs, et l'environnement, y compris technologique, des situations de communication et d'interaction : on en trouve ici de nombreuses traces, qui illustrent, entre autres, la perméabilité entre discours spécialisés et discours ordinaires, se nourrissant les uns des autres, dans une circularité constitutive à la communication sociale de ce début de XXI^e siècle.
- 8 On peut ainsi lire ce numéro des *Carnets* comme un tournant, qui va de pair avec l'arrivée de nouveaux jeunes chercheurs, mais aussi avec le développement des technologies qui favorisent des prises de paroles spontanées, mais sans exclure celles des professionnels ou des experts concernés, tout en donnant aux non-spécialistes les moyens de s'informer s'ils le veulent, ce qui les conduit à développer leur point de vue, y compris sur le fonctionnement de la langue, du discours ou de la communication.
- 9 Ce sont donc de nouvelles données, de nouveaux regards, de nouvelles pistes de recherche qui sont ici proposés : les auteurs s'interrogent sur de nouvelles pratiques discursives ou le renouvellement de pratiques anciennes. Si certains analysent de nouvelles formes d'intervention dans les médias (commentaires sur les sites des journaux, forums de discussion), d'autres sont allés observer des situations auxquelles on n'a pas souvent accès : des échanges entre un écrivain public et des travailleurs étrangers aux prises avec des démarches administratives, la production et la conception d'e-conférences dans le domaine de l'environnement, l'écriture des rapports de travailleurs sociaux dans le cadre de l'enfance en danger, l'enseignement d'une discipline non linguistique en langue étrangère, ou les sentiments sur la norme de la langue française chez des étudiants étrangers en Belgique. C'est ainsi que ces quelques textes, en raison de la nouveauté de leurs objets et de l'inventivité de leurs approches, sont générateurs d'autres idées et de nouvelles pistes à défricher : c'est ce que je voudrais montrer en les re-visitant à partir de concepts, et de notions associées, qui me semblent les traverser.
- 10 Le premier concept qui m'a paru caractériser ce numéro est celui d'*hybridité discursive*, que j'emprunte ici au titre et à la présentation d'un ouvrage récent (Suomela-Salmi et Gambier 2011), concept qui pourrait préciser la notion de perméabilité, ou celle de porosité évoquée par Cislaru, entre écrits spécialisés et écrits ordinaires, dans son texte et son résumé. Je m'attacherai cependant davantage aux conséquences de celle-ci sur les discours recueillis. Ce concept me semble en effet moins technique que celui d'hétérogénéité énonciative, qui rend compte de la diversité des voix présentes dans un genre monologal, et il permet d'intégrer d'autre part ce que Paveau appelle la *technologie discursive* ainsi que la multimodalité de certaines productions ou interactions. Ainsi, dans son introduction, Calabrese, empruntant à Howard ce qu'il dit

à propos de l'avènement du web 2.0, à savoir « l'émergence d'un discours vernaculaire [celui des internautes], qui est produit sur fond de discours institutionnel [le discours d'information professionnel] », est contrainte de s'interroger sur « l'hybridité » de ce discours d'information professionnel, qui emprunte à la fois au discours des experts (autre catégorie de discours spécialisé, et/ou professionnel ?) et au discours du citoyen ordinaire, témoin ou internaute, sans forcément le montrer. L'hybridité est ici liée, comme elle le dit, aux conditions d'émergence du discours des internautes, remettant parfois en cause les dénominations des professionnels si elles ne leur conviennent pas, ce qui permet de faire un lien avec les travaux de *folk linguistics*, ce qui du même coup relativise la notion sociologique de *la déférence* : loin de s'en remettre aux spécialistes pour nommer les faits ou les événements du monde, loin d'entériner les paroles des spécialistes ou des experts, on les discute, on les conteste, on en propose d'autres. Mais l'hybridité surgit également du mélange entre savoir et opinion ou entre information et émotion, que l'auteure attribue plutôt aux internautes, et qui pourtant n'est pas absente de l'information professionnelle, en tout cas dans certains médias.

- 11 L'hybridité surgit sous une autre forme dans le corpus étudié par Oursel qui montre comment se co-construit l'intercompréhension dans les interactions entre un écrivain public, qui connaît la langue et les mots spécialisés des interactions de service administratives, et l'étranger non francophone, qui ne connaît pas les mots dont il a besoin pour ses démarches administratives. L'effort de l'un (celui qui connaît sa situation mais qui ne connaît pas le fonctionnement de l'administration et les mots pour le dire) comme l'effort de l'autre (celle qui connaît la langue, les mots de l'administration et les démarches à entreprendre mais qui ne connaît pas la situation de l'utilisateur) se manifestent dans le réemploi des dires de l'interactant à des fins de vérification de l'intercompréhension : ainsi, l'écrivain public ayant suggéré la dénomination spécialisée « maladie de longue durée » va tenter au tour suivant de le « traduire » dans les mots de l'autre afin de vérifier sa propre compréhension par « c'est pas pour quinze jours c'est pour euh tout le temps », et un peu plus tard, l'utilisateur rapportant la parole d'un employé d'un service de santé « mais il m'a dit c'est supérieur à moi », l'écrivain public va le réinterpréter en terme spécialisé « c'est supérieur au plafond ». De fait, si on observe les interventions de l'un ou de l'autre, on remarque au bout du compte un mélange fait des mots de l'un et de l'autre, le demandeur intégrant peu à peu les mots spécialisés du langage juridique ou du langage administratif et celui qui les connaît insérant de même les mots *ordinaires* de celui qui ne les connaît pas. Il semble se manifester ici une *hybridité, discursive et culturelle*, assez proche de l'emploi de la notion en sciences humaines et sociales, et qui rend compte ici du passage incessant du discours de l'un dans le discours de l'autre.
- 12 Une piste surgit, qui demanderait à être poursuivie ailleurs (l'hybridité étant sous-jacente à plusieurs textes de ce numéro), qui conduit à croiser la notion de *genre de discours* au concept d'hybridité : est-ce le genre discursif lui-même qu'on est en train d'observer qui serait hybride, question sous-jacente au texte de Rakotonolina à propos de l'objet e-conférence telle qu'elle est diffusée sur les sites web d'information ? ou est-ce le domaine de savoir de ces e-conférences, l'écologie, qui le serait ? C'est en effet le domaine des sciences humaines et sociales qui avait contribué à remettre en cause le modèle d'une transmission linéaire des discours premiers vers les discours seconds, ainsi que l'opposition entre discours spécialisés et discours de vulgarisation : quel serait

le discours source des sciences de l'art ou des sciences politiques, voire ici de l'écologie ?

- 13 Le deuxième concept qui surgit à la lecture de l'ensemble de ces travaux découle justement des observations menées ici sur le genre e-conférence, et qui représente une des caractéristiques fonctionnelles des genres discursifs : *la visée pragmatique*. Il pourrait constituer le fil directeur de travaux qui chercheraient à démêler la nature et les formes de l'hybridité, et donc de la perméabilité. Ce qui me semble en effet différencier l'e-conférence, analysée ici par Rakotonoelina, d'une conférence traditionnelle qui viserait seulement à informer, voire à rendre plus savant, au-delà de son inscription dans certains paradigmes des philosophies de l'éducation, c'est son inscription dans le mouvement particulier de l'écologie « militante » : transmettre « des connaissances fonctionnelles » pour amener « le destinataire à adopter des “gestes écologiques” » (voir 2.2. de son article). Même s'il s'agit d'un acte à coloration moins directive que « faire agir » (dans la mesure où le destinataire navigue à sa guise et donc « agit » de lui-même en choisissant son parcours), n'est-ce pas cette visée pragmatique qui justifie ici les savoirs transmis et les explications qui les accompagnent ? C'est en tout cas autour d'une structure particulière, selon l'auteur, « l'agir écologiste situé », que se construit, entre autres, le genre e-conférence, genre qu'il faudrait comparer à d'autres conférences et à d'autres domaines de savoirs, afin de déterminer la spécificité ou non de cette visée pragmatique.
- 14 C'est également la visée pragmatique des rapports de travailleurs sociaux dans le domaine de l'enfance en danger qui paraît expliquer l'hybridité de ces écrits professionnels, et les différentes formes qu'ils prennent depuis le premier brouillon jusqu'à l'état terminal de leur élaboration. Sans reprendre les différentes contraintes d'écriture qui pèsent sur ces écrits (voir Cislaru ici même), on retiendra ici la contrainte du double destinataire (l'institution de la protection de l'enfance d'une part, la famille de l'enfant d'autre part, enfant et famille dont parle le rapport). Davantage que les répercussions de cette visée pragmatique duelle dans l'état final du rapport (« le métissage » ou « la porosité » du discours ordinaire ou spécialisé dont parle ici Cislaru : « on produit du discours spécialisé en puisant dans les paroles ordinaires de la famille », ou « on institutionnalise le discours privé de la famille en le resituant dans le cadre de la protection de l'enfance » – voir 4.5. de son article), c'est dans son élaboration qu'on peut étudier les traces de cette visée duelle, dans les hésitations, les reprises, les reformulations qui relèvent davantage de l'interprétation cognitive que le rédacteur du rapport a de la situation dans laquelle il se trouve (et non pas de l'interprétation cognitive que le chercheur a de cette situation). Cela suffit-il à considérer le rapport professionnel comme un genre hybride ? ou est-ce l'interprétation cognitive de la situation par l'acteur social, rédacteur du rapport, qui est non pas hybride, mais duelle ? Tout dépendrait alors de la centration du chercheur : sur l'activité langagière de l'acteur ou sur le genre qui est le produit de cette activité.
- 15 L'intérêt porté aux acteurs ne s'arrête pas en effet aux producteurs professionnels de textes, de conférences ou de discours plus ou moins spécialisés : certains travaux, encore peu développés en France, reposent sur une approche perceptive, telle qu'on peut l'interpréter dans les courants de la folk linguistique ou « linguistique populaire » (Paveau : 2007, 2008 ; Brunner 2011). Il s'agit d'interroger les acteurs sur leur « ressenti », leur sentiment de locuteur ordinaire par rapport à la langue, au discours ou à la communication. C'est dans cette perspective que l'on peut ré-interpréter les

entretiens sur la norme (du français) proposés à des étudiants étrangers Erasmus qui viennent étudier le français en Belgique, par Meunier et Rosier, ainsi que les discussions entre internautes à propos de la langue, ici le français, qu'elles analysent. Non seulement elles montrent la pérennité du recours à des ouvrages de référence classique (discours lexical ou grammatical « spécialisé », et tout naturellement en Belgique « au Grevisse »), mais surtout les représentations et imaginaires liés aux langues et aux cultures à travers les figures, ethnotypes (le Belge ou le Parisien) ou sociotypes (l'académicien), auxquelles on se réfère, et les exigences qu'on manifeste envers les personnalités qui ne respectent pas les normes du français, fussent-elles imaginaires (l'accent, les liaisons, la négation, etc.).

- 16 Mais est-ce du discours spécialisé que l'on trouve dans les dictionnaires et les grammaires ? Là encore la prise en compte de la visée pragmatique du genre permettrait de différencier le discours qui dit « comment il faut dire » et on serait alors dans l'agir (visée pragmatique de dire de faire), et le discours de ceux qui s'arrêtent à la description des formes, des évolutions et des changements sans intention de didacticité : le discours spécialisé serait alors celui des sociolinguistes alors que celui des grammaires normatives serait à la fois technique et didactique. Le ressenti des étudiants, amorcé dans cet article, devient alors une piste à poursuivre pour confirmer ce qui semble se dessiner dans les conclusions de Meunier et Rosier : à savoir que l'imaginaire traditionnel de la langue française semble de moins en moins présent chez ceux qui voyagent et viennent apprendre le français dans un pays francophone, et pour lesquels « communiquer » avec des natifs est alors l'objectif principal. Ce serait la capacité de savoir changer de répertoires discursifs selon les interlocuteurs, les genres discursifs et leur visée pragmatique, donc d'avoir conscience de l'existence de ces répertoires, qui deviendrait l'objectif de l'apprentissage... Et pourquoi pas la capacité de « mélanger » ou non les différents répertoires dans une même situation si on s'adresse à différentes classes de destinataires, comme le font les producteurs d'émissions des chaînes généralistes, les orateurs politiques, les vulgarisateurs à la radio et même les producteurs d'e-conférences ?
- 17 Dans ces domaines de l'enseignement/apprentissage des langues, la réflexion sur la perméabilité entre discours spécialisés et discours ordinaires est complexe, dans la mesure où l'on est confronté à un large éventail de genres discursifs différents, et pas forcément superposables d'une langue/culture à une autre. Ainsi Causa se pose ici la question de l'intérêt des typologies textuelles pour développer une compétence discursive dans le cas particulier de l'enseignement/apprentissage d'une discipline (dite « non linguistique ») en langue étrangère (le cas par exemple de certaines classes bilingues ou la préparation au départ afin de suivre un semestre universitaire à l'étranger). L'objectif d'un tel enseignement, c'est de « rendre l'étudiant capable de parler mathématiques, histoire, biologie » ou philosophie en langue étrangère. La réflexion qu'elle propose pour développer cette compétence discursive particulière, c'est de confronter les étudiants comme les enseignants à la diversité des genres de la discipline qu'on peut rencontrer dans la langue/culture « autre » – l'autre réflexion qu'on pourrait entreprendre étant celle des cultures disciplinaires : le discours de la géographie étant en relation avec des objets du monde ou des représentations de ces objets assez différents de ce qu'on rencontre en mathématiques, par exemple. L'apprentissage d'une discipline en langue étrangère reposerait alors sur une exposition de l'apprenant à différents « discours », le discours des manuels, des cédéroms, des documents, mais aussi les échanges en classe et la parole du professeur,

ainsi que la consultation de sites et de banques de données, désormais intégrée dans l'apprentissage guidé, ce qui fait de cet enseignement un lieu de rencontre privilégié entre discours spécialisé, discours technique, discours didactique, et discours ordinaire. Mais la question de la « spécialisation » mérite à l'avenir d'être davantage « travaillée » : le discours des disciplines ainsi enseignées est-il « spécialisé » ? ou est-ce une mise en forme didactique d'un savoir savant, voire une manuélisation – comme l'avaient envisagé *les Carnets du Cediscor 5* pour l'enseignement du français, langue première ? C'est en tout cas moins sur l'hybridité des discours que sur l'importance d'une formation des enseignants à l'analyse d'une diversité de *genres discursifs* des disciplines enseignées que l'auteure conclut, analyse qui tiendrait compte de leurs différentes dimensions.

- 18 Mais d'autres pistes émergent des problèmes rencontrés dans ces situations particulières d'enseignement/apprentissage : outre une information/formation sur l'épistémologie des disciplines, l'intérêt d'enquêter par exemple auprès des apprenants comme des enseignants sur ce qui semble relever pour eux du spécialisé, de l'ordinaire et des hybridités, que l'on rencontre lorsqu'on navigue sur l'internet à la recherche d'informations et de documentation.
- 19 Peut-on garder aujourd'hui cette distinction entre discours spécialisés et discours ordinaires ? Faut-il la faire évoluer vers une typologie de genres discursifs et vers l'étude des genres dérivés ou *émergents* (voir Adam 2012) qu'on rencontre dans des situations particulières, professionnelles, quotidiennes, médiatiques ou sur l'internet ? Faut-il au contraire travailler « l'hybridation » en prenant en compte, outre celle des formes langagières et des différences culturelles, celle des relations aux objets, objets de référence ou objets technologiques ? Comment « repenser » les catégories d'analyse des genres discursifs auxquels on est confronté et les évolutions des genres traditionnels (de la conférence à l'e-conférence) ? Autant de questions et d'autres encore qui surgissent « en creux » et au fil des textes de ce numéro, et en particulier autour de la mixité (ou la contagion ?) des genres de discours et de la dynamique de nouvelles configurations discursives proposées par les acteurs eux-mêmes à travers leurs activités langagières et technologiques.

AUTEUR

SOPHIE MOIRAND

Sophie Moirand est professeur émérite de l'université Sorbonne nouvelle – Paris 3, où elle a créé le CEDISCOR au début des années 1990, centre dont elle a assuré la direction pendant plus de dix ans. Ses travaux portent depuis une vingtaine d'années sur la sémantique discursive et l'analyse du discours (discours de transmission des connaissances et discours médiatiques). Actuellement, elle travaille sur la médiatisation des événements ainsi que sur l'étude de la réception de concepts venus d'ailleurs dans l'espace francophone européen et en analyse du discours en France.